

Au collège 66 Jeunesse des Éphémères et de Molière

Le spectacle d'hiver du collège de Combrée est cette année, un spectacle maison. Après tout, ou mieux, avant tout pourquoi pas ?

Pourquoi, parfois, ne pas délaissier les professionnels, et ne pas faire appel aux meilleurs de cette foule d'adolescents ? Unir maîtres et élèves dans la mise en pratique des leçons et des théories, donner la vie soi-même aux grandes œuvres est le meilleur moyen de les connaître et d'atteindre, dans l'amitié et la réflexion, à une culture vivante. C'est aussi le moyen de charmer et d'entraîner une salle comble, où tous les amis de Combrée redisent à longs braves leur plaisir à cœur joie.

Les « Ephémères de la chanson » portent bien leur nom. Au milieu des visages connus, on cherche en vain ceux qu'ont éloigné les promotions. La solidité du collège est faite de passages. Mais il reste le maestro, l'abbé Baril, qui a trouvé là un exutoire à sa mesure. Il conduit sa cohorte d'une main sûre, âme et flamme, il guide la foule des bouches fermées, il les domine dans des interprétations prenantes qui emportent l'adhésion. Bernard Morand, à la guitare pleine d'alcrité, est l'autre soliste, plus tendre, qu'épaula au piano Dominique Sarradin. Leur répertoire est puisé au meilleur de notre temps.

Non point les « yé-yé » frénétiques et annonants, mais ceux qui sont poètes : Gilbert Bécaud « jongleur d'étoiles » qui sait magnifier la réalité quotidienne, et Jean Ferrat, dont la sincérité et la tendresse s'égarant parfois dans un discutable « Potemkine », avec une belle complainte de Richard Anthony. Si l'on regrette parfois l'ancienne formule, plus chorale, on admire la parfaite mise en place, la cohésion de l'ensemble, la persuasion des solistes, et la régie d'un véritable spectacle où s'unissent la variété des groupes et la beauté des éclairages, tel le saisissant « T'es venu de loin ». Tout cela au service d'un répertoire dans le vent qui a été généralement acclamé.

Liberté, spontanéité, fraîcheur et joie des poètes, ces qualités se retrouvent dans « Les Fourberies de Scapin », de Molière. Pas une ride depuis 300 ans. C'est sans doute que Molière les écrivait au soir de sa vie, après les grands chefs-d'œuvre. Il a mis là, avec toute sa science du théâtre, son expérience de baladin pour qui les spectacles de tréteaux et la comédie italienne n'ont pas de secrets, et aussi, son ambition de distraire et de faire rire. Ainsi l'ont compris les élèves qui ont voulu monter la pièce et leur mentor, l'abbé Rebondy, maître pertinent en mises en scène.

Ils ont vu Scapin, roi des enfants. A la vérité, venu d'une vieille tradition de théâtre, repris par le Moyen Age et Shakespeare, remodelé par Marivaux et Beaumarchais, Scapin, valet de théâtre, est un fripon, un coquin, un fieffé menteur et un amateur de bourses pleines. Mais il cabriole si bien, il assortit ses tours de tant de liberté souriante ! Alors, va pour le roi des enfants !

Et embarquons sur cette galère animée, chatoyante, et qui file au gré d'une seule bonne humeur. L'abbé Rebondy avoue ses sources : Copeau, Jouvet, Maurice Jarre, pour la musique si pertinente, Robert Hirsch. Où trouver de meilleurs conseillers ? D'entrée, nous retrouvons le décor du festival d'Angers : une place mangée de soleil, cernée par les murs obliques, troués d'arcades, qui conduit au golfe clair, où pointe, au loin, une voile. Santa Luna ou Marchiarro, c'est tout Naples, que saluent des braves compréhensifs.

Pour le reste, acteurs et metteur en scène ont rempli les blancs laissés par l'auteur de la vie aimable du port. Molière lui-même aurait aimé le ballet inédit de ces comparses : le vieillard qui prend le soleil, les amoureux qui musardent, les enfants qui jouent et nous bousculent, et les débardeurs qui, dans une trouvaille charmante, nous découvrent Scapin endormi. Ce Scapin là, c'est Michel Lengliney. Il est terriblement jeune, virevoltant, sautant d'une ruse à l'autre, bavard, habileur, meneur de rondes. Il manque peut-être du grand style, mais il sait séduire, autant que ses victimes, les spectateurs qui ne cessent de lui faire fête. Le grand style, ce sont les deux vieillards, Géronte et Argante.

Je ne sais s'il est facile de faire le vieux à 20 ans, mais tout est là, comme on rêve les vieillards molièresques : L'allure, les mines, la vie égotante, la démarche soutenue sans défaut. Michel Leroy, senior, nous surprend à peine, la scène a-t-elle des secrets pour lui ? Son « qu'allait-il faire... » nous comble à chaque fois d'une surprise heureuse. Il se révèle doublement bon maître en haussant à son niveau un excellent Jean-Luc Chassevent. Philippe Tijou, élégant et rutilant, à la vivacité de Léandre ; Philippe Desage, la tendresse d'Octave. Leur répondeur l'imposante pudeur de Michel Leroy junior (Hyacinthe) ; la spontanéité, l'aisance et les rires de Jean Halligon, étonnante Zerbinette, si l'on songe aux périls du travesti.

Jacques Spiesser, en Sylvestre, est le faire valoir de Scapin. Il le marque avec une maladresse feinte qui sait fort bien s'animer en matamore, comme marquent finement leurs apparitions Jean-Jacques Biotteau, et Michel Guillier.

Et nous fermerons la bouche sur les comparses et les enfants. Ils ont joué comme en se jouant ; ils ont été la vibration de ce spectacle. Nous n'avons rien à leur pardonner. C'est peut-être le cinq ou sixième Scapin que je vois. Mais je l'avais oublié, tandis que j'allais d'acte en acte tandis que nous avançons, conquis par tous ces talents conjugués, emportés par le rire et la jeunesse de Molière.